

1. Michel de Montaigne, « Sur les habitudes », *Essais*, I, 22 (1595)

Les lois de la conscience que nous disons relever de la nature, ont leur origine dans les coutumes. Chacun respecte en son for intérieur les opinions et les mœurs pratiquées et admises autour de lui ; il ne peut s'en affranchir sans remords ; leur application lui vaut l'approbation générale [...]. En vérité, parce que, dès notre naissance, nous humons avec notre premier lait ce qui est habitudes et coutumes et que le monde nous apparaît d'une certaine façon quand nous le voyons pour la première fois, il semble que nous ne sommes nés que sous condition de nous y soumettre à notre tour et que les idées, en cours autour de nous, que nos pères nous ont infusées en nous donnant la vie, soient absolues et édictées par la nature. [...]

Les peuples, faits à la liberté, habitués à se gouverner eux-mêmes, tiennent toute autre forme de gouvernement pour monstrueuse et contraire à la nature ; ceux qui sont accoutumés à la monarchie, pensent de même. Ces derniers, quelle que soit la possibilité d'en changer que leur offre la fortune, alors même qu'ils ont eu de grandes difficultés à se débarrasser d'un maître qui ne leur convenait pas, ne pouvant se résoudre à prendre en haine d'en avoir un, se hâtent de s'en donner un nouveau, avec lequel ils éprouvent les mêmes difficultés. – C'est par un effet de l'habitude, que chacun est satisfait du lieu où la nature l'a placé ; les populations sauvages de l'Écosse n'ont que faire de la Touraine, pas plus que les Scythes de la Thessalie. – Darius demandait à des Grecs s'ils se sentaient portés à faire comme dans l'Inde, où il est dans les coutumes de manger les parents qui viennent à mourir, dans l'idée qui y règne qu'on ne saurait leur donner plus honorable sépulture que son propre corps ; à quoi les Grecs répondirent que pour rien au monde, ils ne se plieraient à cet usage. S'étant aussi de même adressé aux Indiens, pour tenter de leur persuader l'abandon de cette coutume et l'adoption de celle des Grecs qui brûlaient les corps de leurs pères, ce prince vit sa proposition soulever une plus grande horreur encore.

2. Aimé Césaire, *Une tempête*, Acte III, scène 5 (1969)

Une tempête, sous-titré « adaptation pour un théâtre nègre » est une réécriture par Aimé Césaire de la pièce La Tempête de Shakespeare. Dans la pièce de Césaire, la relation entre Prospéro et Caliban, le véritable propriétaire de l'île, est doublée d'une dimension coloniale. L'extrait se situe à la fin de la pièce, alors que Prospéro a annoncé à Caliban sa volonté de rester pour toujours sur l'île afin d'exercer sa mission civilisatrice jusqu'à la fin.

CALIBAN : – Ce n'est pas la paix qui m'intéresse, tu le sais bien. C'est d'être libre. Libre, tu m'entends !

PROSPERO : – C'est drôle ! Tu as beau faire, tu ne parviendras pas à me faire croire que je suis un tyran !

CALIBAN : – Il faut que tu comprennes, Prospéro :

Des années j'ai courbé la tête,

Des années j'ai accepté

Tout accepté :

Tes insultes, ton ingratitude

Pis encore, plus dégradante que tout le reste,

Ta condescendance.

Mais maintenant c'est fini !

Fini, tu entends !

Bien sûr, pour le moment tu es encore

Le plus fort.

Mais ta force, je m'en moque,

Comme de tes chiens, d'ailleurs,

De ta police, de tes interventions !

Et tu sais pourquoi je m'en moque ?
Tu veux le savoir ?
C'est parce que je sais que je t'aurai.
Empalé ! Et au pieu
Que tu aurais toi-même aiguisé !
Empalé à toi-même !
Prospéro, tu es un grand illusionniste :
Le mensonge, ça te connaît.
Et tu m'as tellement menti,
Menti sur le monde, menti sur moi-même,
Que tu as fini par m'imposer
Une image de moi-même :
Un sous-développé, comme tu dis,
Un sous-capable,
Voilà comment tu m'as obligé à me voir,
Et cette image, je la hais ! Et elle est fausse !
Mais maintenant, je te connais, vieux cancer,
Et je me connais aussi !
Et je sais qu'un jour
Mon poing nu, mon seul poing nu
Suffira pour écraser ton monde !
Le vieux monde foire !
C'est pas vrai ?
Tiens, regarde !
Toi-même, tu t'y emmerdes !
A propos, tu as une occasion d'en finir :
Tu peux foutre le camp.
Tu peux rentrer en Europe.
Mais je t'en fous !
Je suis sûr que tu ne partiras pas !
Ça me fait rigoler ta « mission »
Ta « vocation » !
Ta vocation est de m'emmerder !
Et voilà pourquoi tu resteras,
Comme ces mecs qui ont fait les colonies
Et qui ne peuvent plus vivre ailleurs.
Un vieil intoxiqué, voilà ce que tu es !
PROSPERO : – Pauvre Caliban ! Tu le sais bien, que tu vas à ta perte. Que tu cours au suicide ! Que
je serai le plus fort, et chaque fois le plus fort. Je te plains !
CALIBAN : – Et moi, je te hais !
PROSPERO : – Méfie-toi. Ma bonté a des limites. [...]
Comprenez-moi bien.
Je suis non pas au sens banal du terme,
Le maître, comme le croit ce sauvage,
Mais le chef d'orchestre d'une vaste partition :
Cette île.
Suscitant les voix, moi seul,
Et à mon gré les enchaînant,
Organisant hors de la confusion
La seule ligne intelligible.
Sans moi, qui de tout cela
Saurait tirer musique ?
Sans moi cette île est muette.
Ici donc, mon devoir.
Je resterai.

[...]

Hurlant : – Caliban !

On entend au loin parmi le bruit du ressac et des piailllements d'oiseaux les débris du chant de Caliban.

3. Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin* (2022)

Dans Le Mage du Kremlin, le narrateur rencontre, Vadim Baranov, personnage fictif qui aurait été conseiller politique auprès de Vladimir Poutine durant une quinzaine d'années. L'extrait proposé se situe à la fin du roman, où Baranov évoque les possibilités offertes au pouvoir par la révolution technologique.

Imaginons maintenant que le pouvoir n'ait plus besoin de la collaboration humaine. Que sa sécurité – et sa force – soit garantie par des instruments qui n'ont pas la possibilité de se révolter contre lui. Une armée de capteurs, de drones, de robots capables de frapper à n'importe quel moment, sans la moindre hésitation. Ce serait, finalement, le pouvoir dans sa forme absolue. Tant qu'il se fondait sur la collaboration d'hommes en chair et en os, tout pouvoir, aussi dur fût-il, devait compter sur leur consentement. Mais quand il sera fondé sur des machines qui maintiennent l'ordre et la discipline, il n'y aura plus aucun frein. Le problème des machines n'est pas qu'elles se rebellent contre l'homme, c'est qu'elles suivront les ordres à la lettre.

Il faudrait toujours regarder l'origine des choses. Toutes les technologies qui ont fait irruption dans nos vies ces dernières années ont une origine militaire. Les ordinateurs ont été développés pendant la Deuxième Guerre mondiale pour déchiffrer les codes ennemis. Internet comme moyen de communication en cas de guerre nucléaire, le GPS pour localiser les unités de combat, et ainsi de suite. Ce sont toutes des technologies de contrôle conçues pour asservir, pas pour rendre libres. [...]

La vérité, c'est que la technologie militaire qui nous entoure a créé les conditions pour l'émergence d'une mobilisation totale. Désormais, où que nous nous trouvions, nous pouvons être identifiés, rappelés à l'ordre, neutralisés si nécessaire. L'individu solitaire, le libre arbitre, la démocratie sont devenus obsolètes : la multiplication des données a fait de l'humanité un seul système nerveux, un mécanisme fait de configurations standards prévisibles comme une nuée d'oiseaux ou un banc de poissons.